

I

LE DIABLE ET LA JEUNE FERMÈRE



'ÉTAIT il y a bien longtemps, du temps du grand-père du grand-père de mon grand-père, pour le moins ; on était au jour de la fête du village ; on devait danser le « cotillon » et la « branle » sur la grande place, à l'ombre des grands tilleuls et des marronniers, et toutes les jeunes filles des environs à plus de trois lieues à la ronde s'y étaient donné rendez-vous pour cette réunion. Depuis un mois, les jeunes gens ne songeaient qu'à la fête, et c'était même le seul sujet de conversation depuis longtemps.

La fille du plus riche fermier de la commune devait ouvrir la danse avec le jeune seigneur du château voisin, et c'était un honneur que chaque fille lui envoyait en secret. Malheureusement, ce riche fermier était un vieil avare qui cherchait par tous les moyens possibles d'augmenter son avoir si considérable déjà. Trouvant qu'il y avait encore bien de l'ouvrage aux champs, il ordonna à sa fille d'aller dans la plaine épandre quelques

Dieu, que je suis malheureuse ! pensait la jeune paysanne. »

Mais le mieux, puisque le fermier le voulait ainsi, était encore de se hâter d'aller aux champs accomplir ce maudit ouvrage. C'est ce qu'elle comprit sans doute, et ce qu'elle s'empressa d'exécuter.

A peine arrivée au lieu indiqué, elle s'aperçut que même en s'appliquant beaucoup au travail, il y avait encore de l'ouvrage de reste pour le lendemain matin. Que faire ? Que faire ? Aucun moyen de sortir de ce mauvais pas... à moins pourtant que le diable ne vint l'aider en personne, ce qui était peu probable.

Il est à présumer que la jeune fille fit cette dernière réflexion à haute voix, car elle n'avait pas plutôt achevé, qu'elle se trouva en présence d'un petit homme vêtu de vert, portant une queue et des cornes de bouc : le diable en personne, comme on pouvait le voir à son œil noir sans prunelle et à ses grands pieds fourchus.

— « Eh bien ! la belle, que me veux-tu ? Tu viens de dire que seul je pouvais t'aider, et je suis venu. Quoi qu'on en dise, je suis fort bon garçon et j'aime à tirer d'affaire les gens en peine.

gro s tas de fumier que les domestiques y avaient conduits la veille.

— « Mais, papa, tu n'y songes pas ! Aujourd'hui, au moment de la fête, m'occuper d'un pareil travail ! Vraiment, c'est pour plaisanter que tu me dis ceci.

— Je ne plaisante pas, je parle fort sérieusement.

— Mais, enfin, tu sais bien que j'ai promis d'ouvrir la danse sur la grande place avec monsieur le marquis, ce jeune homme si...

— Encore une fois, je parle sérieusement. J'entends que cet ouvrage soit terminé avant que tu n'aïlles au bal. C'est compris ! »

Et ce disant, le vieil avare laissa sa fille qui se mit à pleurer à chaudes larmes.

— « Vraiment, c'était bien la peine de songer si longtemps à cette belle fête et à ce bal pour lequel j'ai acheté de si belles robes sur mes économies ! Aller aux champs, par un pareil jour, pendant que mes compagnes seront à danser sous les tilleuls et que le jeune marquis sera à se demander pourquoi je ne serai pas là pour danser la branle !... Et puis, épandre des tas de fumier, la singulière besogne ! Mon Dieu, mon

Qu'as-tu à pleurer ?

— J'ai, répondit la jeune fille, qui d'abord effrayée n'avait pas tardé à se rassurer, j'ai que c'est la fête du village aujourd'hui, que je devais commencer la danse avec le fils du seigneur et que mon père m'a envoyée ici épandre ce maudit fumier.

— Alors, il te faudrait...

— Épandre ces tas de fumier en quelques minutes, pour que, le travail fait, il me soit possible d'arriver au village à temps pour le bal.

— N'est-ce que cela ? Ce ne sera pas bien long. Mais... que me donneras-tu en échange ? Rien pour rien, voilà ma devise.

— Que voulez-vous que je vous donne ?

— La première chose que tu lieras demain en te levant.

— Vous me demandez bien peu de chose. Aussi, est-ce convenu.

— Alors, signe de ton sang sur ce parchemin. »

Le diable égratigna légèrement le bras de la jeune fille, en tira une goutte de sang et fit signer le parchemin jaune sur lequel le démon inscrivit ses pactes infernaux.

Dès que le nom de la paysanne eut été inscrit sur la feuille, le diable s'écria :

— « Holà! Holà! lutins, génies de l'air et gérains des eaux! *fioles, herminettes, goblins, houppe au, minons, rouliers* (1)! arrivez vite et épandez par tout le champ ces tas de fumier. Hâtez-vous, surtout! »

Des milliers de lutins et de génies, de toutes formes et de toute espèce envahirent le champ, et en quelques minutes eurent terminé la tâche que le diable venait de leur assigner. Sur un signe de ce dernier, ils disparurent, l'ouvrage accompli. Puis le petit homme vert s'en alla à son tour, en disant à la jeune fille :

— « A demain matin, ma belle. Point de paresse et ne me fais pas attendre! »

La jeune paysanne retourna joyeuse à la ferme.

Le père fut bien surpris de la voir revenir si vite.

— « Comment, tu rentres déjà? Tu ne veux donc pas m'obéir? Retourne au champ, fais le travail que je t'ai indiqué, sinon.... »

— Mais, mon père, ce travail est terminé; je me suis hâtée, voilà tout. Du reste, tu peux voir d'ici si j'ai fini ma tâche. »

Le champ était situé sur la colline et s'aper-

(1) Voir le chapitre relatif aux lutins.

— « Oh! si ce n'est que cela, il n'y a rien à craindre pour votre fille. Au contraire, je suis fort heureux de ceci. Ce me sera une excellente occasion de jouer un bon tour au diable. Voici ce qu'il vous faut faire. Votre fille se couchera ce soir comme à l'ordinaire; rien ne l'empêchera même d'aller danser sous les tilleuls de la place avec ses compagnes. Vous placerez une botte de paille déliée près du lit, et, au réveil de votre enfant, vous lui donnerez la paille à lier. Ce sera ce que le diable pourra emporter. Du reste, je serai là avec de l'eau bénite au cas où le démon voudrait se venger d'une façon ou d'une autre du tour qu'on lui aura joué. »

La fermière, rentrée chez elle, se mit en devoir de préparer la botte de paille pour le lendemain matin et raconta à son mari ce qui se passait. Celui-ci s'arrachait les cheveux de désespoir, s'accusant tout haut d'avoir vendu sa fille à Satan, et se promettant bien de se corriger de son avarice.

La jeune fille, rassurée par sa mère, alla danser tout l'après-midi, et le soir venu revint et se coucha comme d'habitude. Mais elle ne put dormir de toute la nuit.

cevait de la ferme. Le paysan regarda et vit que sa fille lui disait la vérité.

— « Réellement, il faut que tu te sois hâtée pour avoir fini si vite! Tu peux t'habiller et aller danser le cotillon: je ne te retiens plus. »

Mais la femme du fermier, ne comprenant rien à ce qui venait de se passer, prit sa fille à l'écart et en obtint l'aveu du marché conclu avec le démon vert.

— « Ah! ma fille, qu'as-tu fait? Ne vois-tu pas que tu t'es livrée au diable, et que demain à ton réveil, c'est toi-même qu'il viendra chercher pour t'emmener dans son enfer. Tu as vendu ton corps et ton âme. »

— Comment cela, mère?

— La première chose que tu lieras à ton réveil ce sera toi-même, puisque pour t'habiller, il te faudra lacer ton corset. Tu es perdue, malheureuse. Il me faut aller de suite trouver monsieur le curé et lui demander conseil. Mais, en attendant, va à l'église prier le bon Dieu, car je ne sais trop ce qui nous arrivera. »

La jeune fille fort effrayée fit comme sa mère venait de lui dire, tandis que celle-ci allait trouver le curé et lui racontait ce qui était arrivé.

Au lever du soleil, le curé arriva à la ferme et se cacha derrière une grande armoire, après avoir mis à sa portée le bénitier et le goupillon. Puis la jeune fille prit la botte de paille, la lia et s'habilla. Le petit homme vert de la veille ne tarda pas à s'introduire par la cheminée dans la chambre de la jeune fermière.

— « Eh bien! je viens chercher ce que tu m'as promis, la belle. Qu'as-tu lié en premier lieu en te levant? »

— Ce que j'ai lié? Qu'aurais-je lié? »

Le diable se tint prêt à saisir la jeune fille.

— « Ce que j'ai lié? Ah bien, le voici. »

Et la jeune fermière montra au diable étonné la botte de paille qu'elle venait de lier.

— « Ah! maudite. C'est ainsi que tu veux me tromper; tu vas me le payer. »

Et ce disant, il allait frapper la jeune fille, quand le curé sortit de sa cachette, le goupillon à la main, et se mit à asperger d'eau bénite le pauvre diable qui poussait des cris épouvantables.

— « Ah! monsieur Satan, vous vous jouez ainsi de vos promesses. C'est bien! Criez un peu; allons, dansez, trémoussez-vous! Donnez-nous du

plaisir à cœur joie ! Fort bien, continuez ! Ah ! ah ! bien !

— Oh ! grâce ! grâce ! jamais je ne reviendrai ; jamais, je vous le promets ; je vous le jure ; je laisserai cette jeune fille en paix. . . Mais, de grâce, cessez de m'inonder d'eau bénite ! »

Le curé laissa enfin messire Sætan se retirer avec sa botte de paille. On ne le revit jamais.

La jeune fille se maria quelque temps après et vécut fort heureuse. Quant à son père, il tint sa promesse et se débarrassa de l'avarice, le seul vice qu'il eût, à la vérité.

*(Conté en juin 1880, par M. Albert Boulongne,
de Beaucourt-sur-l'Hallue [Somme]).*